

Apertura
Clinique de l'aliénation et de la séparation

Maison des syndicats – Strasbourg, le 8 avril 2016

Jean-Richard FREYMANN

**L'angoisse comme imminence de la présence de l'objet (J. Lacan)
s'oppose-t-elle aux trois théories de Freud de l'angoisse ?**

Introduction

Je voudrais montrer la difficulté que pose la clinique freudienne par rapport à ces questions et reprendre de manière condensée la question du moment où Lacan introduit, dans la question du sujet à l'Autre, la question de l'aliénation et de la séparation. En rappelant que chaque période d'un auteur concerne un travail de recherche à un moment donné qui peut éclairer un pan de notre pratique. Ce n'est pas parce qu'on passe à une autre période – par exemple la grande mode aujourd'hui, c'est de parler du sinthome chez Lacan – que ce sinthome devient plus important que la première théorie sur le symptôme. Nous avons une pratique, et cette pratique est tellement nouée, articulée que vous avez besoin d'un outil de théorisation. Cet outil, il faut faire très attention de le dater et savoir qu'il va être partiel. La théorie analytique est quelque chose qui est fait pour être partialisé comme on utilise les pulsions de manière partielle.

Est-ce que la question de l'aliénation-séparation existe chez Freud ? Oui, elle existe, mais peut-être pas avec ces mots-là. Elle existe du côté d'une difficulté freudienne, une difficulté de Freud qui, elle, transverse son œuvre, c'est le rapport entre la relation d'objet et l'identification. On a tous nos « tics » et c'est une partie du « tic » de Freud et de sa question : qu'est-ce qu'une relation d'objet ? Puis vient la question de l'objet – objet quelque peu consistant, un partenaire, un être – et de la question : comment met-on fin à cette relation

d'objet aliénante ? On y met fin en s'y identifiant. Pour Freud, l'identification est une des solutions pour se séparer de la relation d'objet ; solution qui commence à vaciller avec le texte sur « l'Identification », dans *Au-delà du principe de plaisir* (ou *Psychologie des foules...*), (tout ce qui tourne autour de la deuxième topique). C'est un texte où il parle véritablement du complexe d'Œdipe comme d'un conflit identificatoire. Autrement dit l'œdipe en tant que complexe est assez peu abordé, et Freud parlera de l'œdipe comme mythe mais pas du côté du complexe d'Œdipe.

A côté de l'identification, ce qu'on appelle souvent identification dans le discours commun, c'est l'aliénation totale, c'est la question du mimétisme ; dans le discours commun, le mimétisme et l'identification se confondent. Le mimétisme correspond à quelque chose qui fait tout tandis que la question identificatoire, vue sous l'angle de Lacan et de Freud (sauf dans la *Psychologie collective*), n'est que partielle ; il n'y a d'identification que partielle ; elle correspond à un trait, dit Freud, et pour Lacan, c'est l'identification au signifiant.

Les identifications à partir de Freud

Dans ce petit texte de quatre pages, on trouve les différents types d'identification.

« Premièrement, l'identification, écrit Freud, constitue la forme la plus primitive de l'attachement affectif à un objet. Deuxièmement, à la suite d'une transformation régressive, elle prend la place de l'attachement libidinal à un objet et cela par une sorte d'introduction de l'objet dans le moi. Troisièmement, l'identification peut avoir lieu chaque fois qu'une personne se découvre un *trait*¹ qui lui est commun avec une autre personne sans que celle-ci soit pour elle un objet de désir libidineux. »

L'amour, c'est une rencontre de traits ! Freud ne tombe pas sur quelque chose de structural, on tombe directement sur l'inauguration par la perte d'objet, la perte de la mère, la séparation d'avec la mère, par le traumatisme de la naissance etc. Daniel Lémier a raison, Freud est dans l'*Ur*. J'ai travaillé la traduction de l'*Ur*, c'est une question complexe ; j'ai travaillé à l'époque sur la traduction de l'*Urteil*, c'est la traduction du jugement en allemand ; la traduction de l'*Urteil*, c'était de dire que lorsqu'il y a une levée de refoulement – Freud dit que la levée du refoulement n'est pas propre à l'analyse, de nombreuses situations permettent la levée du refoulement, l'amour, l'hypnose, etc. –, mais ce qui est propre à l'analyse, c'est la

¹ Souligné par J.-R. Freymann.

manière dont le jugement, mais pas n'importe quel jugement, va être subjectivement utilisé. Quand vous avez une motion qui sort, vous avez découvert le problème mais l'analyse, ce n'est pas juste de faire sortir la motion, c'est comment vous allez subjectivement l'utiliser. C'était le point de *l'Urteil*, de trouver *l'Urteil*, donc levée du refoulement puis après le jugement. Mais *Ur*, pourquoi ? Apparemment, c'est l'origine, l'originaire, l'originel, *l'Urvater* ; mais ce *Ur* n'est pas la racine, linguistiquement, donc c'est faux. Il y a quelque chose chez Freud du côté de cet originaire, de cet originel, Freud lui-même est remonté à l'ère glaciaire où il trouve une résolution du côté des identifications, du côté de la relation d'objet, de *l'Urteil*, et par quel biais ? Par le biais du complexe d'Œdipe, manière de trianguler ; on a donc trois termes mais, du coup, on a un conflit des identifications.

Après le complexe d'Œdipe, Freud tombe sur trois obstacles pour penser la question de l'aliénation-séparation, c'est la question de l'angoisse qu'il est obligé de repenser en termes de refoulement, obligé de le penser par rapport à la question de l'inhibition et du symptôme. Ainsi l'angoisse n'est pas la névrose d'angoisse et ce n'est pas l'angoisse du petit Hans. Il se rapproche de la question de savoir quelle est la fonction de l'angoisse par rapport au psychisme ordinaire. Le deuxième point de butée, c'est la question de la *Ichspaltung*, c'est-à-dire que dans la structure de l'enfant le moi est clivé, il n'est pas un. Il y a d'un côté un aspect phobique, on dirait aujourd'hui signifiant, et de l'autre côté un aspect fétichiste. Freud donne l'exemple d'un enfant qui a une sorte de fourmillement au niveau des doigts de pied. Donc le côté fétiche-phobie fait partie de la structure ; notre structure intime est phobico-fétichiste et, pour Freud, c'est le point limite ; après il meurt. Il n'a pas pu terminer ce texte et c'est sur ce point que Lacan redémarre, sur la question de la *Ichspaltung*.

De Freud à Lacan

Là où Freud introduit un triangle, Lacan introduit un quaternaire, c'est-à-dire là où Freud introduit papa-maman-enfant, Lacan introduit en plus le phallus ; l'introduction de ce quatrième terme change tout. La fin de la cure pour Freud, c'est le roc de la castration, et il aurait bien voulu que cela passe par la sublimation. Lacan reprend la question à l'endroit du roc de la castration où il dit à Freud : « ça ne suffit pas, il n'y a pas seulement le fait d'être le phallus, il y a le fait d'avoir le phallus, ce n'est pas pareil. » Les deux points qui, à mon avis, rendent compte de l'aliénation-séparation chez Freud, c'est la question de *Deuil et Mélancolie*. Le devenir du névrosé dans son histoire, dans sa forme d'aliénation, dans sa

forme de coupure, est du côté du deuil. La fin d'analyse, c'est un deuil d'un certain temps passé. Le problème, c'est qu'il y a plusieurs temps dans la vie, je n'ai pas dit des stades ; c'est une série de deuils, ce dont parlait Lucien Israël : à un moment donné, on peut aussi jouir du deuil. Et il y a l'envers du deuil, c'est quoi ? C'est la mélancolie, il ne faut pas la confondre avec les fins d'analyse, c'est-à-dire l'endroit où le sujet va dans le sens de supporter la perte. C'est bien dans cette direction qu'on essaie d'aller quand on parle de castration. Si ça se passe mal, ça peut tourner à la mélancolie : on perd non seulement l'objet mais aussi le moi ; c'est la position de Freud dans *Deuil et Mélancolie*.

La logique signifiante

Pourquoi Lacan a-t-il besoin de s'appuyer sur la question de l'aliénation-séparation ? Parce que l'aliénation reprend son invention, c'est la logique signifiante. Pourquoi a-t-il pu introduire cette logique signifiante à partir de Freud ? Grâce à la linguistique que Freud n'avait pas. Freud a dû bâtir sa propre linguistique comme le *Vorstellungsrepräsentanz*, la *Traumdeutung* avec tous les schémas, perception, conscience etc. Lacan, à la place de la métaphore et de la métonymie, linguistique, situe cette logique signifiante : « Un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. » Ce qui veut dire que pour passer d'un signifiant à l'autre, il faut chaque fois perdre de l'objet ; pour que je puisse être animé par un autre signifiant, il y a quelque chose d'une perte, donc chaque fois passer par un deuil de l'objet. Lacan met en place quelque chose de la métonymie en acte ; l'aliénation, c'est l'idée du signifiant qui « représente le sujet pour un autre signifiant ». La logique signifiante met en place cette place éthique du sujet qui est une place extrêmement évanescence ; le sujet, au sens de l'éthique de la psychanalyse, a une consistance minimum, il n'est que dans l'intervalle du passage. L'aliénation, c'est encore le fait de mettre en scène d'une part la question de l'Autre, du grand Autre, et pas de Dieu, c'est une place structurale, d'autre part, de mettre en place la question du sujet, à ceci près que le sujet est à apparaître, il n'est pas là, il est en constitution, il va se dérouler dans cet Autre et va se manifester aussi quelque chose de l'ordre de la pulsion.

Pour Lacan, la constitution du sujet va se faire, on pourrait dire, par un scénario qui est le scénario de l'œdipe qui est la constitution à partir de l'Autre – les signifiants sont d'abord dans l'Autre –, d'où la nécessité d'introduire la question du phallus. On est avant tout pris, quelle que soit la situation, dans la question du discours de l'Autre, de la demande de l'Autre,

dans le désir de l'Autre. Après notre propre manière de nous constituer, cela va être comment on va y répondre, comment on va résister, comment on va délirer mais ça vient de l'Autre. Pour Lacan, le désir est le désir de l'Autre, ce qui veut dire que le désir se constitue dans l'Autre.

Ceci pour dire que c'est la part perdue que l'on repère chez l'autre ; je vais être pris par les pertes ou non qu'a l'autre, et c'est là que je vais offrir ma propre perte. Si j'offre ma perte globalement sous une forme mimétique, je vais vous faire une anorexie du tonnerre de Zeus. Quand le désir se met à mal tourner, au trou de l'autre, vous donnez tout votre corps ; vous donnez votre corps pour qu'il y ait encore du désir. Ceci pour dire que ce n'est que la mise en place de cette structure du signifiant, c'est-à-dire la structure du signifiant qui est la fonction de la coupure, qui est la fonction topologique du bord et qui est la question de la béance.

À côté du mouvement *d'aliénation* qui est donc ce glissement d'un signifiant à l'autre, cette perte, il y a quelque chose qui doit marquer le temps d'arrêt qui est une espèce de battement. À savoir que là où va fonctionner cette opération – d'intersection entre deux manques, c'est-à-dire au manque rencontré dans l'autre –, je vais proposer quelque chose pour répondre du manque réel qui est en moi, du facteur létal qui est en moi, de mon risque de mort. Il faut donc arrêter de penser que l'anorexie est le modèle même de la *séparation*. Si vous pouvez toujours jongler entre *separare* et *separere*, c'est une opération de séparation quelque peu de dernier recours parce que, en temps normal, ça veut dire quelque chose, il faut bien que, face à une prise dans le signifiant, il y ait quelque chose qui vienne faire coupure ; vous allez proposer quelque chose de l'ordre d'un manque et la question de la scansion est prise là-dedans.

Phallus et œdipe

Pour Lacan, il y a eu cette question de mettre l'aliénation-séparation à la place de la métaphore et de la métonymie, c'est aussi le moment où il introduit la question du phallus dans l'œdipe ; ensuite Lacan tombe sur la logique signifiante elle-même ; après cette logique signifiante, il tombe sur cette nécessité de poser des opérations dites de subjectivation ; *mais cela s'avère aussi problématique*. Pourquoi c'est problématique ? C'est qu'il va tomber sur la question du non-sens pour dire que l'interprétation psychanalytique, c'est quelque chose qui

touche au non-sens, pour ne pas toucher au sens ; ainsi, il y a une seule interprétation qui peut être juste mais c'est une interprétation qui devrait tomber sur le non-sens.

C'est important pour le rêve parce que, lorsque vous faites un rêve pendant une analyse, dans les conceptions véritablement analytiques, vous n'avez qu'une interprétation possible ; vous avez une interprétation et il faut qu'elle soit juste ; or, il y a un problème parce que l'opération aliénation-séparation conduit davantage à mettre en place un florilège de sens que la question du non-sens et donc, c'est insuffisant. Or, c'est à cet endroit-là que la question de la topologie se pose ; topologie comme moyen de rendre compte dans la répétition et dans le mouvement et dans la temporalité de la question du non-sens. Parce que l'aliénation nous renvoie à l'aliénation de la mère, de l'enfant ; la séparation, c'est la séparation de l'enfant d'avec les parents ; le problème, c'est que ça ne va pas. Lacan n'a jamais dit que c'est inutilisable mais il faut trouver encore autre chose ; c'est là que l'on passe à la topologie.

Psychosomatique

Pour conclure, je voudrais vous lire un extrait du Séminaire XI, *Les quatre concepts* (p. 206), où Lacan pose la question de la psychosomatique face à l'endroit où l'aphanisis du sujet n'est pas possible :

« La psychosomatique, c'est quelque chose qui n'est pas un signifiant mais qui tout de même n'est concevable que dans la mesure où l'induction signifiante du sujet s'est passée d'une façon qui ne met pas en jeu l'aphanisis du sujet. »

C'est-à-dire que si on n'est pas troué de partout, si on n'a pas de lésion partout, si on n'est pas encore tout à fait mort (!), c'est que quelque part, on est à même de produire à partir de cette logique signifiante, à partir de l'aliénation-séparation, ces moments d'aphanisis du sujet, c'est-à-dire au moment où ça refait trou. Et la démarche psychosomatique, c'est de garder les signifiants sur le corps qui, on pourrait dire comme des marques sur le corps, se mettent à apparaître. *Ce qui fait de nous des êtres de pulsion, donc des êtres troués, c'est que cette aphanisis fonctionne, autrement dit que cette séparation fonctionne, que de cette manière de lâcher du côté du signifiant, cette séparation nous permet de faire vivre un corps troué ; c'est une hypothèse de travail. La psychosomatique, ce n'est pas de la psychologie, les conflits etc., c'est qu'il y a quelque chose qui se passe du côté du rapport au signifiant peut-*

être à un certain moment, qui fait que le corps à ces moments-là en termes de langage, ne va plus être troué.

Discussion

Liliane Goldsztaub : Quand tu parles d'aliénation-séparation, est-ce que c'est juste de le dire comme ça : l'aliénation, c'est la chaîne signifiante qui glisse et la séparation, c'est justement cet objet petit *a* qui chute à chaque fois entre deux signifiants ?

J-R. Freymann : Oui, à ceci près que la séparation, c'est ce qui se passe déjà dans la logique signifiante, mais là c'est le fait que face au manque de l'Autre, on propose un autre manque qui est le manque réel ; c'est la rencontre de deux manques ; ce n'est pas un seul manque, ce n'est pas uniquement une perte. « C'est la bourse ou la vie », c'est-à-dire si tu prends la bourse et gardes la bourse, tu perds la vie, et si tu as la vie avec la bourse, tu peux toujours y aller, de toute façon, tu es dans une opération écornée.

L. Goldsztaub : Oui, alors je me posais cette question : est-ce que, dans l'anorexie, c'est une identification au manque de l'Autre ou justement un manque non symbolisable et est-ce que c'est celui de l'Autre ou son propre manque ?

J-R. Freymann : Eh bien, c'est offrir son corps, c'est une sorte d'offrande à l'Autre de telle manière que du désir puisse vivre. Seulement le problème, c'est *que c'est une opération quasiment mimétique*, ce n'est pas une opération purement identificatoire. Après, il y a différentes formes d'anorexie, mais ça arrange très bien Lacan parce que l'opération de la séparation est une opération qui est ravissante du côté de la *separare*, de la *separere*. Ce que je veux dire, c'est qu'il faut être clair ; on a besoin de cette opération de séparation tout le temps pour fonctionner du côté du langage et il y a des moments où ça ne fonctionne pas, c'est-à-dire qu'il y a des moments où le manque manque aux gens. Que ce soit à ces moments-là qu'on puisse tomber malade, qu'on fasse une grippe ou autre chose, c'est au moment où on ne peut plus trouver, ce qui arrive facilement avec la répétition ; quand une idée n'arrête pas de vous ennuyer à longueur de journée – cela arrive – on est à la recherche d'une opération de séparation.

L. Goldsztaub : Juste une association d'idées par rapport au mimétisme, il y a un film formidable là-dessus, c'est le *Zelig* de Woody Allen.

Un participant : Par rapport à ta dernière question sur la psychosomatique, si je saisis bien, c'est que s'il y a quelque chose d'une marque qui reste dans le corps, un tatouage, quelque chose ne fonctionne plus du côté du langage, un corps parlant qui ne serait plus troué. Il peut y avoir dans une cure des moments psychosomatiques, comment tu les articules avec la question du corps troué et de la fin de la cure ? Ou bien est-ce que c'est imparable en quelque sorte ?

J-R. Freymann : Je voudrais commencer par une phrase positive, à l'envers. Après quelques années d'expérience, je peux dire que les gens qui sont en analyse, qui font une maladie grave, je suis quand même étonné du fait que souvent ces maladies graves sont relativement bien résolutive si les personnes continuent leur analyse. Je ne sais pas ce que cela veut dire, mais c'est vrai. Est-ce que c'est lié au transfert ? Je ne sais pas, mais en général ça pose la question que je n'ai pas abordée, parce que ça nécessite tout un développement, *c'est le rapport à la pulsion*. Je crois que, contrairement à ce que pensent mes collègues, la notion de pulsion, maintenant qu'on a tous ces outils théoriques, n'est pas seulement métapsychologique. Quand on trifouille le fantasme, quand on se met à reconnaître par quel fantasme on a été un peu animé, on titille nos intrusions pulsionnelles et à ce moment-là, il y a des risques, je ne dis pas de psychosomatisme – psychosomatique, c'est une bonne manière de faire appel à la médecine – mais qu'il y ait des somatisations à l'endroit où on convoque la question pulsionnelle. Alors cette somatisation peut passer tout à fait inaperçue si elle arrive à passer du côté des formations de l'inconscient, mais ça n'arrive pas toujours et c'est là où, je crois, est la part non symbolisable du sujet aussi. Mais il y a des structures plutôt psychosomatiques et qui sont résolutive pour une part en analyse ; je veux dire par là, les gens psychiquement sont névrosés, psychotiques, pervers mais ils sont aussi « somatisants ».

Alors, il y a des choses que je ne comprends absolument pas, j'ai du mal avec ça, c'est la question des tatouages, il faudrait vraiment réfléchir sur cette question. Lacan en parle ; il dit *la libido, c'est un organe irréel* et donc le *tatouage*, c'est une manière de mettre en place cet organe irréel dans le réel. C'est une question qui serait à reprendre sur le plan mythique,

mais je pense qu'elle a à voir avec cette histoire de somatisation, c'est une *somatisation artificielle, une somatisation secondaire*.

L. Goldsztaub : Par rapport au tatouage, je crois qu'il y a eu beaucoup de changements. Je fais référence aux années 1970, lorsque je travaillais avec des adolescents délinquants, il me semble que le tatouage avait une fonction de représentation de nom du père qui n'était pas symbolisé, d'inscription sur le corps, là où la fonction du père n'avait pas été symbolisée, où le nom du père était brinquebalant, je le dis comme ça. Aujourd'hui, la fonction du tatouage est tout autre, parce qu'il y a une mode, il y a des enjeux qui ne sont plus les mêmes ; il y a peut-être encore la question du « nom-du-père » mais il y a aussi peut-être des identifications, du mimétisme, un lien avec internet où on s'expose, des enjeux de cet ordre-là aussi.

Une participante : Vous parlez d'un moment de somatisation dans le cadre de la cure ; il peut y avoir une résolution, on va dire, positive, c'est-à-dire que ce moment-là, il arrive quand il y a un transfert ; ce n'est pas la même chose qu'une personne qui vient parce qu'elle est malade et qui vient interroger ça.

J-R. Freymann : Cela n'a rien à voir, je dirais même que c'est un impossible. Quelqu'un qui vient parce qu'elle a un cancer du sein, ce serait déraisonnable de lui dire de venir faire une analyse pour ça, parce que ce qu'on essaie de faire à ce moment-là, c'est de singulariser l'affaire. Mais si elle vient demander un avis psy, c'est autre chose. J'ai fait partie des consultations psychosomatiques de Lucien Israël, on a parlé de cas qui ont été résolutifs du côté du cancer mais il y avait toute la gamme du médical ; les consultations psychosomatiques existent encore. Mais les demandes sont différentes maintenant : j'ai eu un cancer du sein, j'ai perdu mon mari, tout ça m'a déstabilisée, je ne me retrouve pas dans mon rapport à mon image corporelle, *je ne me retrouve pas par rapport à mon désir*, et ça, ce sont les demandes actuelles.